

## Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 45, numéro 3, 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103948ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103948ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1977). Pages de Journal. *Assurances*, 45(3), 21–39.  
<https://doi.org/10.7202/1103948ar>

*Supplément*

# Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale

du Canada

1976

3 février 1976

22

Dans une conférence percutante, Jean-Paul Desbiens — mieux connu sous le nom du Frère Untel — a porté un autre jugement sévère sur la société canadienne-française. Dans ses *Insolences*, il avait jugé l'enseignement et le clergé d'alors, c'est-à-dire des années 60. Il n'avait pas mâché ses mots. Ses insolences, comme il disait, avaient fait beaucoup de bruit dans Landerneau: lui, petit frère de la région du Saguenay, osait dire son fait à une bourgeoisie et à un clergé puissants. On ne le mit pas en pénitence dans sa communauté, mais on l'envoya faire des études complémentaires à l'étranger; ce qui était une manière agréable et commode de trancher un problème. Ainsi, l'on évitait un débat pouvant tourner à l'aigre, même si André Laurendeau couvrait le frère de son autorité morale.

Par ses jugements âpres, le Frère Untel fut un de ceux qui entraînèrent les événements qualifiés par la suite de *révolution tranquille*. Depuis lors, il s'était tu ou à peu près, avec une tentative de collaboration à un journal dont, pendant un certain temps, on lui avait confié la direction. Tout à coup, il revient à la charge en affirmant: « C'est toute la société canadienne-française qui s'abandonne . . . » Titre percutant non sans fondement.

Après avoir relu son texte, j'irai me promener sur la Promenade des Anglais, *weather permitting*, pour réfléchir à son plaidoyer. Car c'en est un, me semble-t-il.

Aller sur la Promenade des Anglais pour réfléchir sur les problèmes du Canada français, c'est presque se moquer! Non, c'est prendre contact avec la mer qui purifie, qui ouvre l'horizon tout grand.

Je n'irai pas ce matin, cependant, car les nuages sont lourds, la pluie est menaçante et mon humeur sombre. J'attendrai que le soleil se montre à nouveau, une fois les nuées écartées par quelque souffle puissant, venu du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest. Peu importe la direction; ce que je souhaite, c'est que la température remonte, que l'humidité disparaisse et que ma vieille carcasse retrouve une certaine souplesse et un goût accru de la vie.

Et le charmant Perrault Casgrain qui suggère d'aller jouer au golf de Biot! Le golf est logé dans la vallée autour de la vieille ville. J'irai, mais quand le soleil aura pris sa revanche.



Pour l'instant, j'écoute à nouveau la guitare d'Yepes. Elle me rappelle le concert d'hier dont Alicia de Larrocha était la soliste. J'ai aimé les extraits d'Iberia, d'Albeniz, qu'elle nous a donnés et les deux rappels qui ont suivi, mais je suis resté froid devant Bach. J'aime sa musique, rendue au clavecin ou à l'aide des instruments de l'époque, mais pas au piano. *Humoresque* de Schumann a permis à la pianiste de montrer sa fougue.

Mon ami, Georges Silie a fait la connaissance de Madame de Larrocha il y a plusieurs années, un jour qu'à Barcelone sa fille remportait le premier prix de piano à un concours international.

Après le concert au musée Chagall, il est allé la saluer. À côté de lui se trouvait Mme Chagall qui, simplement, se présenta en tendant la main.

23

J'aime ce geste d'une femme qui vient remercier l'artiste d'avoir joué là où est exposée une partie de l'œuvre de son mari et où se trouvent ces trois beaux vitraux qui, éclairés de l'extérieur, prennent tout leur éclat, ce soir.



Ce matin, c'est le quatuor Amadeus qui a l'honneur d'éveiller Madame mère, avec le quatuor pour cordes numéro 77, de Haydn. Elle sourit. Tout est bien dans le meilleur des mondes, même si, dehors, il pleut abondamment.

Après la pluie vient le beau temps, dit-on, mais comme il tarde en cet hiver de 1976 !



Au moment où le livre de Peter Newman parut, à la fin de l'année dernière à Toronto, on a beaucoup parlé de l'*establishment*. Au fond, c'est ce que l'on appelait autrefois la classe dirigeante, c'est-à-dire celle qui a tout en main, qui décide tout, qu'il s'agisse de religion, de grandes affaires, de politique ou de syndicalisme. Mgr Grégoire en est, comme Marcel Pépin et Louis Laberge, Pierre-Elliott Trudeau et son compère Marc Lalonde, Paul Desmarais et son frère Louis, Robert Bourassa et son conseiller intime, et nous qui dirigeons des entreprises et nos collaborateurs immédiats.

Il serait intéressant de voir comment le mot *establishment*<sup>1</sup> a pu évoluer au point de désigner ceux qui dirigent la société. On ne l'applique pas encore, cependant, à la famille, sans quoi celles qui dans leur prénom, réunissent la double mention de mener et de gérer, en seraient.

#### 4 février

C'est toute la société canadienne-française qui s'abandonne . . . , a écrit Jean-Paul Desbiens récemment, comme je l'ai noté. Et il cite de nombreux cas de faiblesse collective, d'autorité qui s'en va à vau-l'eau. Il en a surtout contre la langue qui se détruit en se *joualisant*. Il y voit un autre indice grave, ce en quoi il n'a pas tort. Je me proposais hier de réfléchir à tout cela, en arpentant la Promenade des Anglais. Je me suis contenté de me réfugier au Centre universitaire méditerranéen où M. André Belamich présentait une étude sur Garcia Lorca, poète qu'il a découvert grâce à Camus. Des deux, il nous a parlé avec émotion. De Camus, d'abord, qu'il a connu adolescent à Alger et qu'il a retrouvé à Paris, déjà célèbre. C'est lui qui a remis à Camus les poèmes inédits de Lorca que celui-ci a accepté de traduire. Poète lui-même, M. Belamich parle dans une langue chaude, simple, aux résonances de cristal.



Mais je reviens à Jean-Paul Desbiens, ex-frère Untel. Réflexion faite, je ne crois pas, comme il le dit, que la société canadienne-française s'abandonne. Je crois qu'elle évolue, tout en ne gagnant pas au change. À cause des modes actuels de communications, elle le fait de façon assez désordonnée. Comme toutes les autres sociétés, elle subit des influences diverses. Toutes ne sont pas bonnes, mais toutes tendent à créer un type nouveau, un peu hybride, qui se cherche à travers les bouleversements religieux, politiques et sociologiques qui atteignent le groupe et le monde entier. Que le processus trop soudain fasse perdre des éléments valables, il n'y a pas à le nier, mais le groupe en acquiert d'autres qui le marqueront profondément, s'il sait les canaliser. Malheureusement, le moment coïncide avec une étonnante faiblesse des pouvoirs publics et d'un clergé qui a perdu presque toute influence. Hier encore, celui-ci dominait le milieu, mais pas toujours de la meilleure manière, il est vrai. Il n'a pas su se reprendre depuis Vatican II. Parfois, il réagit mais trop violemment. Il donne l'impression de se chercher et ses rangs s'éclaircissent, avec le départ de tant de ses meilleurs sujets. Et puis,

<sup>1</sup> Le dictionnaire dit bien: « An organized force for carrying on public or private business. »

comme il se défend mal ! Empêcher un curé d'employer la liturgie selon Pie V pour lui imposer celle de Paul VI, fermer la porte de l'enseignement de la théologie à des défroqués, cela semble logique au premier abord. Mais, est-ce bien la manifestation d'autorité qu'il faudrait en ce moment ? Et voilà qu'avec ses directives sur la sexualité, le Pape ne facilite pas le travail des prêtres qui, derrière la grille du confessionnal, reçoivent les confidences des époux. La politique, elle, n'a pas les mêmes scrupules. Sans discuter, elle s'incline devant les problèmes de l'inverti et du divorcé. L'Église ne veut pas les reconnaître. On ne peut l'en blâmer. Mais l'attitude très nette de Paul VI, encore une fois, n'arrange pas les choses, dans une société déjà bien troublée et bousculée.

Je crois qu'en ce moment, le manque de direction ou l'abondance des directives en sens contraires sont le problème principal au Canada français, à tous les niveaux et dans presque tous les domaines. Que notre groupe se cherche, que beaucoup de ses membres en soient profondément troublés, je le crois, mais je ne pense pas qu'il s'abandonne vraiment. Le problème n'est sûrement pas aussi simple qu'autrefois, quand le clergé commandait à un troupeau qui, à part quelques moutons noirs, suivait sans discussion. Il est vrai que, dans notre société, il n'y a plus une seule influence dominante. Il y a celle des politiciens, du syndicalisme, du capitalisme, de la presse, des fauteurs de troubles, des hauts fonctionnaires de l'État dans presque tous les domaines: l'instruction, les mesures sociales, la guerre, la production et son orientation, qu'on le veuille ou non, qu'on en soit malheureux ou non ! Ce n'est pas pour rien que M. Trudeau a prononcé cette phrase, après le tollé soulevé par l'entrevue qu'il avait donnée à deux journalistes un soir, à la télévision: « Tous les gens raisonnables reconnaissent aujourd'hui que le gouvernement fédéral a le devoir de gérer l'économie du pays dans l'intérêt de tous ses habitants et de toutes les régions. De ce devoir découle nécessairement l'obligation d'intervenir quand il le faut pour stimuler l'embauche, redistribuer les revenus, contenir l'inflation, réduire la pollution, protéger le consommateur, encourager la conservation des ressources et la productivité et assurer un approvisionnement suffisant de tous les profits dont nous avons besoin. » On croit rêver, cependant. Pourquoi le premier ministre n'a-t-il pas fait cette déclaration plus tôt et, d'autre part, comment expliquer que certaines gens aient tellement protesté devant l'intervention annoncée par lui ? Il semble que ceux qui ont réagi le plus vigoureusement sont ceux-là mêmes qui, avec les assureurs, sont assujettis au contrôle le plus étendu de leurs opérations.



Aperçu tout à l'heure un peu de bleu dans le ciel. Merveille de la couleur sur le fond gris des nuages ! Il faut dire qu'il pleut depuis deux jours. À nous qui venons chercher le beau temps et la douceur de vivre à Nice. cela a paru une trahison.

## 5 février

26

Excellent historien, Alain Decaux est aussi un malin. À l'occasion de l'année de la femme, il a écrit deux forts volumes consacrés à la femme dans l'histoire de France. J'ai acheté le deuxième tome hier, en me promenant du côté de la vieille ville, avant d'aller au Casino Club voir un film sur la Russie que présente *Connaissance du Monde*.

Le deuxième tome est un gros volume que je lirai ou que je parcourrai, comme je l'ai fait pour le premier, avec beaucoup d'intérêt. Car Decaux, qui s'est présenté récemment à l'Académie française, n'est jamais banal. Il a une documentation, du style et, à la télévision, une remarquable présence. L'autre soir, il nous a longuement parlé de Gilles de Rais, grand seigneur qui se donne entièrement à Jeanne d'Arc. l'accompagne à Orléans, la seconde partout où elle va, même à Paris où il juge que leurs forces sont insuffisantes pour prendre la ville. Il est bouleversé par la mort de Jeanne. Puis, il devient fou; poussé par un vice croissant, il abuse des jeunes gens, les tue, s'en gave au besoin. comme de quelque tendre porcelet. Il mourra sur l'échafaud comme un truand, lui qui était un des grands seigneurs de l'époque.



Est magnifique ce film sur la Russie que j'ai vu hier, mais il est incomplet. On ne nous a montré que les bobines sur le passé, sur la foule et la danse, sur les grandes manifestations de masse: drapeaux rouges claquant au vent, défilés de monstres d'acier au cours des revues militaires. Sauf à un moment donné où l'auteur du film exprime le vœu des jeunes pour une plus grande liberté, on ne retrouve pas la condamnation que prononce André Sakharov dans *Mon pays et le monde*, et qu'exprimait aussi Léonid Pliouchtch, hier soir à la télévision, quand il racontait son séjour dans une clinique psychiatrique. Et cela, juste au moment où va commencer le congrès du parti communiste français, au cours duquel on fera l'éloge de la liberté.

Avec Michel Brousseau, la Russie, c'est presque un paradis où l'on chante, où l'on danse, où l'on n'a pas faim, où l'on est heureux, même si on souhaiterait voir ce qui se passe de l'autre côté du rideau de fer. Avec Sakharov, c'est autre chose; sa condamnation du régime est terrible. On se demande comment il est encore en vie ?



De son côté, dans un article sur la politique et la culture, Jean d'Ormesson déplore qu'à l'Unesco, créée pour permettre à l'esprit de se manifester librement dans le monde, on en soit rendu à faire de la politique, comme à l'O.N.U. Dans les deux cas, se heurtent violemment Arabes, Palestiniens et Juifs devant les autres peuples qui assistent presque impuissants à leur lutte fratricide.

27



Entre deux pages de mon manuscrit sur les Dessaulles, j'ai trouvé des fourmis. J'ai été flatté, mais d'un pouce décidé, je les ai écrasées. Que saint François me pardonne !



À une conférence sur le nouvel ordre économique international. M. Jean Touscoz, président de l'Université de Nice, ex-pied noir, a dit que si les États-Unis n'ont pas déclenché la crise du pétrole, celle-ci les a servis magnifiquement, en augmentant le prix de leur production d'hydro-carbures, au point de rendre rentables des sources d'énergie qui ne l'étaient pas encore comme l'énergie nucléaire, ou qui ne l'étaient plus, tel le charbon.

En somme, aux États-Unis, la crise aurait été bénéfique pour les grandes sociétés américaines au moins, tout en n'ayant pas pour le pays les inconvénients auxquels les grands producteurs arabes ont eu à faire face avec la chute du dollar et de la livre.

S'il faut en croire le conférencier, la crise de l'énergie n'aurait pas eu pour les États-Unis la conséquence très grave qu'on nous a fait valoir.

Intéressant, très sûr de lui, le conférencier s'exprime bien. Sa conférence prend un peu l'aspect d'un tableau synoptique, mais il faut dire que le sujet est vaste comme le monde qu'il cherche à définir, en allant des pays développés — avec leurs intrigues et leurs épreuves de force — aux sous-développés qui retrouvent, dans la hausse des matières pre-



nières, une certaine compensation à l'énorme augmentation du coût de l'énergie qui a déséquilibré leur budget.

## 7 février

Hier, déjeuner chez des gens charmants, les Boyer de Sainte-Suzanne qui, en l'absence de leurs amis, passent trois semaines dans un bien bel appartement à Cannes-la-Bocca. Après le déjeuner, nous allons sur le balcon respirer l'air et voir le paysage, tout en causant. À droite, il y a les collines de l'Estérel, qui rappellent un peu, quoique en moins haut, les montagnes du bas de Québec.

28

C'est du Québec que nous avons parlé tout au long du repas. En poste à Montréal, il y a plusieurs années, notre hôte aime rappeler le souvenir de ces gens dont il a été l'ami et qu'il suit de loin. Dès qu'elle a appris notre séjour sur la Côte, sa femme nous a fait signe. On les sent tous deux encore très attirés par les arpents de neige. Fait un peu paradoxal, nous parlons de notre pays à côté de deux livres de Voltaire, posés sur une table basse. Notre hôte aime les relire, comme s'il s'agissait d'œuvres d'un auteur contemporain, dont il priserait le style et les idées.

Tout simplement, j'en suis venu à lui parler de Louis-Antoine Dessaulles, de l'admiration qu'il avait pour Voltaire, de la visite qu'il fit au château de Ferney, un jour qu'il était à Genève. Notre hôte y fut en poste, il y a plusieurs années. Il me disait qu'à un moment donné, le château avait appartenu à un Canadien: autre situation paradoxale, puisque le nouveau propriétaire était de ce pays, dont M. de Voltaire et son amie, la marquise de Pompadour, avaient parlé avec tant de dédain. Se battre pour quelques arpents de neige leur paraissait une folie. À l'époque, le pays coûtait encore très cher à Sa Majesté le roi de France, il est vrai. De son côté, l'Angleterre trouva la colonie bien dispendieuse au siècle suivant mais, par la suite, elle en tira d'amples bénéfices. Plus tard, le Canada devint un des fleurons de la couronne d'Angleterre. Comme quoi on peut être un esprit très vif et un grand écrivain et dire des sottises que le temps souligne cruellement.



On a annoncé que les Jeux Olympiques auraient lieu à Montréal, quoi qu'il arrive, même si le stade n'était pas terminé à temps. Pour M. Jean Drapeau, c'est un coup très dur, dont il ne se relèvera probablement pas, au point de vue politique. Il a vu grand, trop grand,

assurément mais il a aussi été en butte à l'inflation, à l'opinion, à la presse en général, aux syndicats travaillés par la Mafia ou par la désorganisation interne et aux grèves sauvages. On aurait dit que tout se déchaînait pour empêcher l'exécution d'un projet qui se réalisera, mais peut-être trop tard.

Pour le prestige du Canada également, le coup est dur. Avec l'Expo, nous avons donné l'impression de pouvoir réaliser l'impossible. Avec les Jeux Olympiques, nous tombons de haut. Et dire que, se rendant compte d'une situation difficile, il aurait suffi au gouvernement d'intervenir plus tôt, de s'entendre avec les syndicats pour éviter les grèves comme on l'avait fait en 1967 et, au besoin, les mater. On dirait qu'en ce moment, les gouvernements s'abandonnent, qu'ils renoncent à la logique la plus élémentaire. De quelle mauvaise volonté fait-on aussi montre à Ottawa, où l'on refuse de prendre une part des coûts énormément accrus par l'inflation. Qu'on imagine tout ce que le gouvernement central va toucher en taxes directes et indirectes avant, pendant et après les Jeux, sans vouloir prendre la moindre part aux frais supplémentaires entraînés par l'inflation !

Le maire est à blâmer pour bien des choses assurément, mais que dire de ceux qui ont tout fait pour empêcher la réalisation d'un grand projet ?

L'autre jour, au club Saint-Denis, j'ai déjeuné en face de M. Drapeau, à une réception donnée par la groupe Royal. Il m'a paru aussi serein qu'aux premiers jours de son élection à la mairie. Il crâne sans doute, car on l'attaque de toutes parts.



À Nice, j'ai apporté quelques articles de journaux pour y réfléchir. L'un d'eux est un travail de Me Roger Chaput sur le pouvoir de désaveu d'une loi provinciale que garde le gouvernement central. Je l'avais déjà mentionné dans mon livre sur la société canadienne-française au XIXe siècle; mais je m'étais trompé en affirmant qu'il n'avait pas été exercé depuis 1938. Me Chaput fixe la dernière intervention à 1943. Depuis, le droit de désaveu est tombé en désuétude<sup>1</sup>, même si l'article 90 de la Constitution est resté intact pendant plus de cent ans. Ce n'est pas

<sup>1</sup> Comme quoi, on connaît bien mal sa langue. J'avais mis d'abord « tombé en quenouille ». Or, cela se dit du pouvoir qui tombe entre les mains d'une femme et non d'un droit qui disparaît parce qu'il n'est plus exercé.

sans doute que le gouvernement central ait été tenté d'intervenir parfois, mais simplement que les relations étaient souvent trop tendues entre les gouvernements fédéral et provinciaux pour que le premier ait osé faire valoir son veto. La loi 22 aurait été une occasion d'invoquer l'article 90, mais M. Trudeau, pour plaire aux anglophones, aurait risqué de mettre sa majorité en danger dans la province de Québec, tout en gagnant bien peu dans les autres où il se sent de moins en moins solide. C'est aussi que M. Trudeau, contestataire des années 30, est devenu le nautonnier qui doit tenir compte des récifs en naviguant dans des eaux agitées.

30



Pour la province de Québec, les Jeux Olympiques (\$1 milliard), le prolongement du métro (\$1.5 milliard) et les travaux de la Baie de James (\$16 milliards), cela fait beaucoup en quelques années. On est inquiet quand on voit cette danse des milliards, à laquelle on assiste de loin. M. Drapeau s'est vu écarter du premier projet. Que restera-t-il des autres ? Sera-ce la banqueroute avant longtemps ? Non, car la province a des ressources, mais il faudra se serrer la ceinture dans un régime où les sources principales de revenu restent au gouvernement central. Celui-ci veut bien aider les autres pays<sup>1</sup>, mais il grogne fort avant d'ouvrir sa bourse pour ces gouvernements provinciaux qu'il juge prodigues.

Pour rendre prospères les finances du Québec, il faudrait trouver du pétrole sous le bouclier laurentien; malheureusement, si celui-ci surplombe des couches d'hydrocarbure, elles semblent bien difficilement détectables et utilisables à l'heure actuelle. Et cependant, pourquoi y aurait-il partout autour de l'or noir, sans qu'il y en ait dans la bonne province de Québec, comme disaient nos orateurs politiques d'autrefois ? Serait-ce qu'on n'a pas fait l'effort voulu pour le trouver, même si tout autour de la Baie d'Hudson on a attribué aux grands pétroliers des droits de sondage qu'ils n'exercent pas ou qu'ils exercent peu ? Il est vrai que, dans ce domaine, il ne suffit pas de souhaiter l'existence de ressources pétrolières, il faut les trouver en assez grande abondance pour que le précieux liquide jaillisse à l'extérieur et que le flot dure plus que l'espace d'un matin.

<sup>1</sup> Ainsi récemment, l'Agence, distributrice de la manne, confirmait qu'elle avait un budget d'un milliard et demi de dollars.

## 8 février

Hier, au Théâtre de Nice. À un programme consacré à Mozart, il y avait le chef d'orchestre, Pierre Bender, gracieux éphèbe de vingt-huit ans, habitué aux sports de plein air, semble-t-il, peut-être *footballeur* assidu. Il bondit sur le podium sous nos yeux un peu étonnés. Le soliste, lui, est petit, barbichu, le nez surmonté de besicles nickelées. Fort heureusement, les apparences sont souvent trompeuses. Chef d'orchestre et artistes sont excellents. Le chef nous entraîne peut-être un peu trop au pas de course dans un divertimento, mais ses musiciens le suivent avec entrain et assez de précision. Bref, il y a là un concert valable, même si le pianiste hongrois, devenu sujet français, porte une veste de laine; ce qui surprend, au premier abord. Encore une fois, c'est un excellent pianiste qui joue de façon impeccable le concerto en Ré majeur (K136) de Mozart. Après tout, c'est ce qui compte, tout le reste ayant peu d'importance.



Dans un livre nouveau, M. Vianson-Ponté vient de porter un jugement sur les hommes d'état actuellement en selle: Giscard d'Estaing, intelligent, mais *naïf et fragile*; Mitterand, fermé comme un mur, impénétrable même pour ses amis et qui se défend bien mal contre ceux qui l'attaquent; Jacques Chirac, arriviste forcené qui sait *se placer les pieds* en toutes circonstances; Pierre Mendès-France qui, tout en ayant raison, a tout raté; Poniatowski, à qui on reproche presque ses origines et son dévouement à son ami Giscard d'Estaing. On croirait assister à une retraite fermée, prêchée par un franciscain intelligent, à la fin de laquelle le prédicateur se croirait forcé d'analyser les faiblesses de ses pénitents.

En étudiant le livre, Jean d'Ormesson exprime la même idée, mais différemment. Il termine en disant: « . . . mais dans quelle langue tout cela est-il écrit ! » En effet, si l'esprit du livre est un peu déplaisant, comme la langue de ce grand journaliste est belle, même si ses portraits sont cruels, négatifs et, au fond, un peu agaçants comme la leçon d'un magister qui tape sur les doigts de ses élèves avec une férule !

En s'adressant à Georges Marchais, Vianson-Ponté demande: « M. Marchais, pendant la guerre, expliquez-nous comment il se fait que vous ayez travaillé en Allemagne sans y être tenu, puisque les Allemands n'avaient pas encore imaginé le travail forcé ? » Georges Marchais évite le sujet, paraît-il. Pour lui, il est embarrassant car, à

cette époque, le parti communiste demandait à ses partisans de ne pas aller en Allemagne, comme le signale M. Vianson-Ponté.



Des terroristes somaliens enlèvent une vingtaine d'enfants à Djibouti, en se disant que, par les parents et la pression de l'opinion publique, ils obtiendront ce qu'ils voudront du gouvernement français. Il suffira de menacer les enfants, pensent-ils. Ils avaient compté sans l'armée qui chargea des tireurs d'élite d'abattre les terroristes installés de l'autre côté de la frontière. Le moment venu, cinq d'entre eux sont abattus; un sixième s'empare d'un fusil-mitrailleur, tue une petite fille et blesse quelques enfants avant d'être tué lui-même.

32

On aurait dû négocier, me dit Germaine apitoyée. Je ne crois pas qu'elle ait raison. Je pense au contraire qu'on a bien fait d'abattre les voleurs d'enfants, car trop de terroristes croient qu'ils s'en tireront avec la vie ou la mort de leurs otages. C'est ainsi qu'on procède en Israël avec un succès certain, même si le geste est cruel pour les otages.

La Somalie proteste auprès des Nations-Unies contre le fait que les Français ont profité de l'occasion pour détruire un village près de la frontière. La rage aidant, je comprends très bien qu'on ait procédé ainsi. Rien n'est plus lâche ou plus exaspérant que de voir des hommes s'attaquer à des enfants et, par eux, pratiquer un chantage.

En Nouvelle-France, quand les Iroquois devenaient trop audacieux, on les calmait avec la destruction des récoltes et de quelques-uns de leurs villages. C'était l'application de la loi du talion: « Oeil pour œil, dent pour dent ». Il est vrai que bien des choses se sont produites depuis dans les relations internationales, et que n'est pas sans risque cette poussée de violence explicable dans les circonstances, mais qui peut être suivie de représailles. Et Djibouti est bien loin de la Métropole !

Les hommes, comme leurs instincts, n'ont guère changé.



Hier soir, Mouloudji a chanté au Théâtre de Nice. Fort bien, ma foi ! Germaine se rappelle l'avoir entendu à Val-David, dans une boîte de chansonniers où nous étions logés près du plafond. Je l'ai apprécié davantage cette fois.

Chose curieuse, la salle n'était remplie qu'aux deux-tiers, tandis

que la veille, pour écouter Mozart, elle était pleine. Coïncidence ? Peut-être pas car, pour Mozart, les vieilles gens s'étaient jointes aux jeunes. Tandis que, pour le chanteur, nous n'étions que deux ou trois têtes blanches.



Hier, on discutait devant nous l'à-propos de la nouvelle loi qui, en France, impose d'employer, en publicité, le mot français plutôt que le terme étranger. Il aurait peut-être suffi d'exiger que cesse, dans les journaux, la publicité en langue étrangère, que les produits de l'extérieur mentionnent un texte français à côté du texte en langue étrangère. Peut-être aussi aurait-il été à-propos de faire une vaste campagne de propagande pour créer un anti-snobisme, opposé au snobisme actuel. N'est-il pas lamentable qu'à Paris, il y ait un *Pressing Beaumarchais* et que Jean d'Ormesson, dans son dernier article, parle de *One-man show* ? Et s'il n'y avait que cela !

33

Il semble que, d'après la loi nouvelle, on veuille punir d'une amende ceux qui emploieront un mot étranger alors qu'il existe un mot français. Ce qui a permis à l'une des commentatrices de terminer l'émission en posant la question: « Si je dis O.K., à quoi m'exposerai-je ? » C'était souligner qu'on était allé trop loin. Mais, quoi qu'on fasse, il faut bien admettre qu'actuellement la langue, en France, se laisse gagner par des anglicismes nombreux qui l'alourdissent terriblement, avant qu'on ne risque de la gâcher. D'un air inspiré, un des participants a dit sérieusement: « Comment rendra-t-on *Jumbo Jet*, par exemple ? Il y a dans cette expression un élan, une poésie, etc. etc. » Ce serait à se taper le nombril sur le plafonnier, comme on disait autrefois dans le *Canard enchaîné*, si ce n'était pas aussi bête. Au fond, *Jumbo Jet*, c'est tout simplement un gros avion à réaction.



## 11 février

Hier, au Centre universitaire méditerranéen, on s'est précipité pour entendre l'auteur de *Rhinocéros*, de *la Cantatrice chauve* et de moult autres pièces curieuses, bizarres, pour moi sans intérêt particulier, mais qui résistent au temps sans qu'on sache très bien pourquoi. Ionesco est petit, rondouillard, direct, mais oserai-je le dire, conférencier sans beaucoup d'intérêt. Ses phrases sont hachées, courtes, se lient mal avec ce

qui précède et ce qui suit, mais on l'écoute avec attention jusqu'au bout. Je crois, cependant, que si l'on avait la statistique de ceux qui, aux conférences, quittent la salle avant la fin, on constaterait le nombre le plus bas pour Ionesco. Il parle de mort, d'angoisse, de désespérance, de bêtise humaine, sous le titre de « Pourquoi j'ai écrit ».

Plus tard, je suis revenu au centre de Nice par la Promenade des Anglais. J'aime ce contact avec la mer, après certaines conférences qui me laissent sur ma faim ou me désespéreraient, si je me laissais atteindre dans ce que ma sensibilité a de plus fragile.

Je dois admettre que la réaction des B... , en face de qui nous déjeunons à Valbonne quelques jours plus tard, a été tout autre. La jeune femme a trouvé aux propos d'Ionesco une profondeur, au niveau de laquelle je n'ai à aucun moment suivi le conférencier. Des goûts et des couleurs, on ne discute pas, disait-on autrefois !



L'effroyable séisme du Guatemala, survenu il y a quelques jours, me rappelle celui que les ingénieurs d'Hydro-Québec prévoyaient quand ils ont procédé, il y a quelque temps, au remplissage de l'immense pièce d'eau destinée à alimenter Manic 5, je crois. Le poids de l'eau est tel soudainement, paraît-il, que l'on pouvait s'attendre à un certain mouvement de la croûte terrestre au moment où l'eau s'accumule derrière le barrage. On a eu un séisme de l'ordre de quatre et une fraction, ce qui est relativement faible. Nos gens ont été rassurés.

On ne joue pas impunément avec ce sol qui, à l'occasion, se brise. se tord, bascule, se tasse, rue comme un bronco lâché en liberté, ainsi qu'on l'a vu au Guatemala. J'espère que personne ne lira ces lignes, parmi les sismologues, sans quoi ils penseront avec raison que je parle d'un phénomène que je connais bien mal.

Quand on mentionne à un client la possibilité d'un tremblement de terre dans la vallée du Saint-Laurent, on est accueilli par un large sourire. Personne n'y croit. Et cependant, le sol alluvionnaire de la vallée est propice à un séisme. Il y en a eu plusieurs dans le passé, mais fort heureusement, le choc a été relativement faible et l'épicentre a été assez éloigné des villes pour que les dommages soient de peu d'importance. Pendant assez longtemps, les assureurs ont classé Montréal et Québec dans le groupe le plus exposé, avec les régions qui longent l'océan Pacifique. Le classement était exagéré; il a été modifié, même

si le tarif ne l'a pas été. C'est ainsi que l'assureur demande trop pour un risque trop éloigné. Il en coûte presque aussi cher pour l'assurance contre le tremblement de terre, en effet, que pour l'assurance-incendie d'un immeuble en béton; ce qui est excessif. Aussi, l'assuré est-il l'exception, en dehors des grands immeubles pour lesquels les prêteurs demandent une garantie plus étendue que celle qu'on peut prévoir dans l'immédiat.

Il y a une quarantaine d'années, il y a eu à Montréal et dans la région quelques secousses sismiques, qui ont secoué la maison de mon beau-père, sans lui faire beaucoup de dommages. Voyant cela, celui-ci avait assuré sa maison en me recommandant de n'en pas parler. Nous avions bien ri.

Mais au Guatemala, quel carnage ! On parle de 20,000 morts.



Une propriété d'Outremont est payée \$7,500 en 1940. Elle est maintenant évaluée par la ville à \$52,000. Elle peut valoir à la vente \$75,000 peut-être davantage, à cause du terrain et de l'emplacement. Voilà à peu près l'effet de l'inflation.

Jacques s'en est porté acquéreur il y a cinq ans, quand Germaine et moi avons décidé d'aller vivre à Westmount, dans ce grand immeuble de rapport, qui est connu sous le nom de « 4300 ». La rue s'appela longtemps Western, puis le nom a été changé en boulevard de Maisonneuve pour rappeler le nom du fondateur de Montréal, ou de Ville-Marie, comme on l'appelait à l'époque.

Mon fils a acheté la propriété d'Outremont parce qu'il craignait que, mécontents de l'appartement, nous veuillons revenir dans cette maison que nous avons occupée pendant trente ans et où nous avons élevé nos enfants. Et puis, Jacques croit à la stabilité de la propriété immobilière durant une période d'inflation comme celle que nous traversons. Ce en quoi il n'a pas tort, comme la suite des événements devait le démontrer.



Hier, au Centre universitaire méditerranéen, nous avons entendu la duchesse de Bedford. Elle est venue nous parler de la famille de son mari, les Bedford du Bedfordshire. Française, elle a épousé lord Bedford quelques années après l'avoir retenu pour un film dans lequel il lui fallait un duc anglais. Je n'avais guère le choix, nous a-t-elle dit.



S'il y avait quelque vingt-quatre ducs en Angleterre, à ce moment-là, cinq au moins étaient gâteux et peu d'autres disponibles.

Ce n'est pas tant une conférence qu'elle nous a donnée que des détails touristiques sur le château de sa famille, les animaux qui circulent en liberté dans le parc et les extraordinaires collections qu'ont accumulées les générations de Bedford, comtes pendant longtemps, puis faits ducs pour panser une blessure d'amour-propre. Un grand nombre de ces choses précieuses m'ont paru être dans la famille depuis la Révolution française, moment où, pour faire face aux frais de la république nouvelle et de l'armée, devant la désorganisation des finances aussi, on décida de vendre au plus offrant les meubles, les tapis, les œuvres d'art ou les objets précieux accumulés par la famille royale. C'était aussi l'époque où l'ambassadeur de Russie ramassait sur le trottoir, devant les Tuileries, les documents ayant trait aux colonies d'Amérique et les faisait transporter à Saint-Pétersbourg, devenu Léninegrad après 1917. C'est là qu'il faut aller pour les consulter, me disait mon ami Gustave Lanctôt il y a quelques années.

Il faut avoir un certain aplomb pour venir dans un centre universitaire parler de ses petites affaires et de celles de sa famille, comme le fit ce jour-là Nicole de Bedford. Dans la grande salle de l'Université, la foule n'en demandait pas davantage, cependant. Elle fit un accueil chaleureux à cette femme, petite bourgeoise, gaie et intelligente sans doute, qui devint la femme d'un aristocrate, pair d'Angleterre et propriétaire d'un grand domaine dont, un jour, on dut ouvrir les portes au public pour qu'on put le garder en bon état. Il l'est maintenant toute la journée, de telle heure à telle heure, nous a dit la duchesse avec beaucoup d'autres détails qu'un fort enrouement n'empêchait pas d'énumérer. Autre précision donnée par la noble dame: « Mon mari a dû transporter le domaine à son fils aîné à cause des impôts successoraux qui se seraient élevés à onze milliards d'anciens francs. » Prêt à toutes les admirations, l'auditoire en avait les yeux ronds. Pour ma part, j'étais un peu éberlué devant un pareil étalage fait, il est vrai, sur le ton enjoué du bavardage, par une femme encore jolie malgré un certain empatement, vêtue d'une robe ample, élégante et portant un manteau de vison noir qu'un gentleman grave et attentif — son mari — l'aida à enlever au début du spectacle et à remettre, une fois celui-ci terminé, pendant que la salle croulait sous les applaudissements. Une fois de plus, j'ai pu constater comme un public — même français et cultivé — peut être snob.



Peintre d'origine hongroise, je crois, Victor Vasarely a eu beaucoup de succès à Paris. Il vient de faire construire à Aix-en-Provence, un immeuble devant servir de musée pour ses œuvres et d'atelier de recherches pour des formules nouvelles destinées à apporter « la beauté dans la cité ». Il a sans doute des influences considérables en haut lieu, puisque, à l'ouverture officielle du nouveau musée, assistaient Madame Claude Pompidou, femme de l'ancien président Pompidou, et M. Jacques Chirac, premier ministre actuel.

J'ai raconté ma réaction devant cette peinture géométrique qui me semble davantage tenir des mathématiques que de l'art. Je n'ai pas changé d'avis, même si l'autre jour, chez ma belle-fille Monique, j'ai vu un album vraiment magnifique, consacré à l'artiste.

37

Le seul souvenir bien agréable que j'aie gardé de l'exposition des œuvres gravées de l'artiste, tenue à Biot il y a deux ans, ce sont les courbes beaucoup plus plaisantes et d'allure beaucoup moins mathématique que nous laissait entrevoir l'ouverture du corsage de Madame Maria. Celle-ci faisait un éloge enthousiaste de Vasarely, peintre, mais aussi graveur. En toute sincérité, je dois admettre que les courbes de l'une l'emportèrent ce jour-là sur les données géométriques de l'autre.

Dans le journal, on fait dire à M. Vasarely: « Ouverte au monde, l'œuvre (son musée) fera sans doute ce que l'homme a raté: convaincre la jeunesse qu'une mutation irréversible s'est produite dans la technique, dans les fonctions, dans l'éthique et dans les destinées des arts plastiques. » *Hear! Hear!*<sup>1</sup> Et dire que ces propos ont été tenus dans le pays de Cézanne! Malgré ses audaces, celui-ci gardait un sens de la forme et de l'humain, dont Vasarely, lui, ne veut plus.



J'ai parlé longuement, hier, des Dessaulles avec une de leurs descendantes qui habite Cimiez, à quelques pas de notre appartement. Elle m'a montré un exemplaire du *Journal de Fadette*, écrit à Saint-Hyacinthe, entre 1874 et 1880. Fadette était le nom de plume d'Henriette Saint-Jacques, petite nièce de Louis-Antoine Dessaulles. J'ai emprunté

<sup>1</sup> Dans un livre de Joseph Taché où celui-ci a groupé les discours de sir George-Etienne Cartier, on exprime ainsi l'admiration de l'auditoire à certains passages: « Ecoutez, écoutez ». C'est un autre exemple assez comique de cette manie qu'on a trop souvent de traduire littéralement. Si *hear* veut dire *écouter*, c'est par *bravo* ou *très bien* qu'il aurait fallu rendre l'enthousiasme de l'auditoire, ou encore par quelque autre expression chaleureuse.

le livre pour voir une photo représentant Fanny Leman-Dessaulles, belle-mère de Fadette, avec qui Louis-Antoine Dessaulles a entretenu une correspondance régulière de 1875 — date de son départ de Montréal — jusqu'en 1895, moment de sa mort à Paris.

Chose curieuse, Mme Clusy a gardé de sa grand-mère le souvenir d'une femme attachée aux convenances, comme aiment à dire les Masson quand ils évoquent le souvenir de leur arrière grand-mère, Mme Joseph Masson. C'était l'époque où les enfants ne devaient pas s'exprimer librement, où ils étaient l'objet de contraintes et d'un mode de vie bien différent de celui que ma génération a connu. *Children should be seen, but not heard*, affirmait-on pour essayer de comprimer leur exubérance.

Un passage du *Journal de Fadette* permet de comprendre les relations un peu difficiles entre belle-fille et belle-mère. Un jour qu'Henriette a accepté de jouer la comédie sans consulter sa mère, la querelle éclate entre elles. Écoutons Fadette: « J'explique que j'ai accepté cet été parce que l'hiver dernier elle avait permis, chez la même Mme Sicotte, de jouer des comédies du même genre.

« Mais il paraît que toutes ces choses semblables sont bien différentes. Pourquoi? Comment? Impossible de me le faire dire. Je reste calme, elle est nerveuse, pointue, et rien ne se décide. » On sent deux caractères qui s'opposent, deux femmes qui, vivant ensemble, ont de la difficulté à s'entendre et se heurtent parfois pour des vétilles.

Sur la photographie que je regarde à nouveau le lendemain matin, Mme Casimir Dessaulles porte une petite coiffe et un jabot de dentelle, mais pas ces poignets gracieux que les peintres des générations précédentes faisaient mettre à leur modèle. La scène n'a rien de guindé, même si Mme Dessaulles sait qu'on la photographie. Elle tricote dans un cadre qui lui est familier; elle n'a pas du tout cet air un peu roide des peintures du milieu du siècle. L'instantané permet de saisir un moment de la vie du modèle, et non la pose devant l'artiste.

Cette photographie rend Fanny Dessaulles plus humaine. On l'imagine recevant une lettre que son beau-frère lui adresse de Paris où il a organisé sa vie loin des siens, forcément à une époque où l'emprisonnement pour dettes existe encore. Philippe Aubert de Gaspé a passé quatre ans en prison, un demi-siècle auparavant, et, pour ne pas y être mis, Octave Crémazie est venu se réfugier lui aussi à Paris, puis au Havre où il est mort. Comme il me plaît de rappeler la vie de

ces gens de mon pays, loin de la clientèle et de ses exigences, en pouvant jouir pleinement de ces vacances passées dans un pays où la pluie fera place bientôt, je l'espère, au soleil qu'attendent les fleurs pour sortir ! Déjà, cependant, en allant dans la montagne du côté de la grande corniche, nous avons vu des amandiers en fleurs. Et comme sont beaux ces mimosas qui nous entourent !

## 18 février

Victor Levy-Beaulieu m'exaspère souvent par ses outrances, son mauvais goût et son *joual* destinés à agacer le bourgeois; ce en quoi il réussit à merveille. Parfois, par une pirouette ou une trouvaille, il peut être plaisant. C'est ce que je constate ce matin, en lisant dans *Le Devoir* un article de lui à propos du rapport du tribunal de la culture.

On comprend qu'il se déchaîne contre le texte un peu pompeux de ces gens qui, d'eux-mêmes, se constituent juges et parties.



Reçu ce matin d'une de nos amies une lettre qui se termine ainsi: « Jouissez très fort de la vie, de tout, de tout . . . » Quand on sait son état de santé, on est ému. Elle se sait frappée à mort; mais elle a un courage extraordinaire que me confirme mon amie, Marie Lanctôt, actuellement à Paris. Avant mon départ, je lui avait envoyé un exemplaire de mes *Pages de Journal* de 1973; elle a tenu à m'en accuser réception dès son arrivée en France, avec cette délicatesse qui la caractérise.

De Londres, Eric Pearce m'écrit de son côté, à propos des *Pages de Journal*. C'est ce contact de l'amitié que je cherche à entretenir, alors qu'il m'est difficile de l'avoir autrement. Ma vie est à ce point bousculante que j'en serais empêché complètement, s'il n'y avait Germaine. Parce qu'elle aime la société des gens, elle sert de liens entre nos amis et nous.

À un banquet donné en son honneur, le notaire Savoie avait rappelé la phrase célèbre: « L'amitié des grands est un bienfait des dieux ». Il faisait allusion à celle qui le liait à Maurice Duplessis, dans toute sa puissance, après 1936. Ce n'est pas à une amitié de ce genre que je pense.

